

Consigne : Montrez en quoi ce document est caractéristique du régime mis en place par Mussolini.

Doc : Les débuts du fascisme à Florence

Peu après l'accès au pouvoir de Mussolini, l'écrivain hongrois Sandor Marai fait un séjour à Florence. Il arrive de Paris où il a séjourné quelques semaines. Il voyage en compagnie de son épouse.

Florence était le nid du fascisme naissant. Vêtues d'uniformes noirs, noblesse toscane et jeunesse florentine rejoignaient en masse le faisceau, insigne du nouveau mouvement ; les rues grouillaient d'adolescents à la chevelure fournie et au regard sévère, visiblement séduits par le charme sombre de l'uniforme. Il faut dire que les jeunes fascistes touchaient des indemnités et obtenaient du travail : pouvait-on, dans ces conditions, s'étonner de leur enthousiasme ? Un ordre strict réglait la vie quotidienne ; sur les murs, des affiches criardes vantaient les résultats du régime : trains arrivant à l'heure, monnaie stable, amélioration de la sécurité publique (...). Le fascisme venait d'anéantir et de disperser la social-démocratie ; réduits désormais à la clandestinité, les socialistes se réunissaient en secret, comme les premiers chrétiens des catacombes. Toute ma sympathie allant au mouvement ouvrier vaincu, j'assistais avec des sentiments hostiles aux parades de la dictature triomphante. Force était d'admettre, pourtant, que ce que j'avais appris en Europe centrale sur « lois de l'évolution sociale » ne s'appliquait guère à l'âme italienne. Les événements d'Italie, nul n'aurait pu le nier, constituaient l'expression de la volonté unitaire de tout un peuple. Toutefois, le rôle que jouait dans un tel mouvement la personnalité d'un seul homme incitait les observateurs étrangers au scepticisme. Cet homme énergique, inspirateur de cette vaste entreprise, se rendit souvent à Florence pendant mon séjour dans cette ville ; du reste, je l'avais déjà vu à Berlin, avant même la marche sur Rome, dans le hall d'un hôtel situé au centre de la ville où cet ex-journaliste répondait aux questions des journalistes. Je le revis ensuite à Bologne et à Venise où des foules fanatisées guettaient chacun de ses gestes. À cette époque, on n'aurait pas donné cher de sa vie ; à Florence, place Victor-Emmanuel, où, entouré de dizaine de milliers de personnes, mais sans le moindre garde du corps, il se trouvait exposé à la vengeance de ses adversaires, il semblait protégé par sa bonne étoile. Invulnérable. Comme s'il avait introduit un courant de haute tension, une énergie brute dans cette Italie du dolce farniente. Il galvanisait la population et, par-delà la politique et les slogans, cette force, qui émanait de lui seul, se répandait des Alpes jusqu'à la Sicile.

Consigne : Montrez en quoi ce document est caractéristique du régime mis en place par Mussolini.

Doc : Les débuts du fascisme à Florence

Peu après l'accès au pouvoir de Mussolini, l'écrivain hongrois Sandor Marai fait un séjour à Florence. Il arrive de Paris où il a séjourné quelques semaines. Il voyage en compagnie de son épouse.

Florence était le nid du fascisme naissant. Vêtues d'uniformes noirs, noblesse toscane et jeunesse florentine rejoignaient en masse le faisceau, insigne du nouveau mouvement ; les rues grouillaient d'adolescents à la chevelure fournie et au regard sévère, visiblement séduits par le charme sombre de l'uniforme. Il faut dire que les jeunes fascistes touchaient des indemnités et obtenaient du travail : pouvait-on, dans ces conditions, s'étonner de leur enthousiasme ? Un ordre strict réglait la vie quotidienne ; sur les murs, des affiches criardes vantaient les résultats du régime : trains arrivant à l'heure, monnaie stable, amélioration de la sécurité publique (...). Le fascisme venait d'anéantir et de disperser la social-démocratie ; réduits désormais à la clandestinité, les socialistes se réunissaient en secret, comme les premiers chrétiens des catacombes. Toute ma sympathie allant au mouvement ouvrier vaincu, j'assistais avec des sentiments hostiles aux parades de la dictature triomphante. Force était d'admettre, pourtant, que ce que j'avais appris en Europe centrale sur « lois de l'évolution sociale » ne s'appliquait guère à l'âme italienne. Les événements d'Italie, nul n'aurait pu le nier, constituaient l'expression de la volonté unitaire de tout un peuple. Toutefois, le rôle que jouait dans un tel mouvement la personnalité d'un seul homme incitait les observateurs étrangers au scepticisme. Cet homme énergique, inspirateur de cette vaste entreprise, se rendit souvent à Florence pendant mon séjour dans cette ville ; du reste, je l'avais déjà vu à Berlin, avant même la marche sur Rome, dans le hall d'un hôtel situé au centre de la ville où cet ex-journaliste répondait aux questions des journalistes. Je le revis ensuite à Bologne et à Venise où des foules fanatisées guettaient chacun de ses gestes. À cette époque, on n'aurait pas donné cher de sa vie ; à Florence, place Victor-Emmanuel, où, entouré de dizaine de milliers de personnes, mais sans le moindre garde du corps, il se trouvait exposé à la vengeance de ses adversaires, il semblait protégé par sa bonne étoile. Invulnérable. Comme s'il avait introduit un courant de haute tension, une énergie brute dans cette Italie du dolce farniente. Il galvanisait la population et, par-delà la politique et les slogans, cette force, qui émanait de lui seul, se répandait des Alpes jusqu'à la Sicile.